

## Du vent dans la tête

MICHEL AMATO

C'était Gédéon qui m'avait fait rentrer dans cette usine à la con. Il s'agissait d'insérer des modules en plastique dans des capots de voitures. Un boulot passionnant, reconnaissez-le, ou alors c'est que vous n'y connaissez rien... ! La chaîne avançait sans stopper. Elle s'arrêtait juste à heure fixe pour permettre aux gars d'aller pisser ou boire un tire-jus pire qu'une pisse d'âne malade de l'œsophage. L'usine était immense et ce point de rassemblement était à l'autre bout de la chaîne, autant dire qu'on mettait facile trois minutes pour s'y rendre ; pareil pour revenir ; et vu que la chaîne ne s'arrêtait que 13 minutes, ne vous reste plus qu'à déduire le précieux temps qu'on mettait pour pisser et boire un jus. C'était comme un éclair scintillant de mille feux tandis qu'on se fumait une tige malade, elle aussi, avec la fameuse pisse d'âne dont on se délectait.

Que je vous laisse un peu admirer ce coin merveilleux qu'est une usine de bagnoles. A ce point de rendez-vous, où chacun va pisser et se désaltérer, disons-le ainsi, il y a aussi des bureaux tout proches, ceux des chefaillons habillés de blouses blanches. Ces bureaux sont de plain-pied sur une fontaine qui ressemble

davantage à un abreuvoir à vaches qu'à une fontaine, mais bon, à côté, il y a des distributeurs à café, à sodas, à barres chocolatées et autres friandises. Ils sont placés, bien sûr, à la sortie des toilettes, pour que les mecs ne perdent pas de temps, c'est évident.

Les toilettes comportent dix pissotières et un w.c. pour environ trois cents lascars. Faites le compte aux heures de pointe ! Parfois, la queue va si loin que les mecs ne font que sautiller sur place comme des moineaux dans un congélateur, se serrant les couilles sous leurs ailes. D'autres sont prêts à vous égorger si vous tentez de convoiter leur place. De ce point de vue, on peut ergoter mais c'est plutôt carré.

Tout était à consommer sur place. Les can et les gobelets devaient terminer à la poubelle avant que nous reprenions notre poste. C'était écrit en rouge sur le mur. Il y avait d'autres inscriptions, comme celles indiquant de fumer devant les distributeurs ou de pisser proprement. Là, généralement, les rejets de pisse se mêlaient à ceux du tabac et de la pisse d'âne. C'était pittoresque car même un aveugle sans canne, placé à l'autre bout de l'usine, aurait pu se diriger vers ce lieu seul. Il avait quelque chose d'unique.

Nous, sans rire, on bossait à l'autre bout de la chaîne. On repartait toujours de la pause en cavalant parce que la chaîne redémarrait sans nous, et fallait voir comment on cavalait ! de vraies autruches dans la savane !

On commençait le boulot à 6 h 00 du matin. La chaîne, elle, ne cessait qu'à 9 h 47 jusqu'à 10 h 00 précise où elle reprenait sa folle cadence sans autre forme de procès. A 12 h 00, il y avait une pause d'une 1/2 heure pour bouffer, et le boulot s'arrêtait à 14 h 00 où la relève arrivait. C'était simple, carré, organisé et on tournait en 2/8, ça nous épargnait les nuits payées au harpon.

C'est sûr, j'avais beau rigoler, ça n'avait rien de drôle. Maintes fois ma mère m'avait suriné : « Si t'étudies pas, fils, tu finiras à l'usine ! » Et maintenant que j'y étais, je ne pouvais pas dire

qu'elle avait tort... non que je n'avais pas voulu étudier, mais disons que mes vieux en avaient fait assez pour saborder ma scolarité et, somme toute, je ne pouvais qu'approuver cette grande vérité. Si on n'étudiait pas, on finissait à l'usine. Eh bien soit, on finissait déjà quelque part. C'était pas si mal!

La spécificité de chaque pion humain qui œuvre à l'édifice de la grande industrie automobile se voyait à la salopette verte qu'il endossait. Si elle était verte, ça signifiait que le pion faisait un travail d'abattage, idiot et répétitif comme, par exemple, placer de ridicules modules en plastique à l'intérieur des capots. Plus haut, les dirigeants de l'usine incorporaient eux aussi leurs petits ordres dans la tête dans kapos de la chaîne, sauf que là, ce n'était pas tout à fait les mêmes capots... mais enfin... la chaîne avançait, tchaka tchaka tchaka ring tchaka tchaka tchaka ring, imperturbable, et nous, les salopettes vertes, on dansait autour, braves Apaches au visage peint exécutant les danses sacrées des Quatre Roues.

Ensuite, il y avait les salopettes bleues. Celles-ci étaient plus inactives car elles inspectaient le travail des salopettes vertes. En des points précis de la chaîne ils étaient là, ces porteurs de salopettes. Ils contrôlaient, vérifiaient si le boulot était correct.

Ils avaient de gros registres sur lesquels ils annotaient des gribouillis. Ensuite ils passaient ces notes aux salopettes rouges qui, elles, se voulaient encore plus inactives que les bleues, étant là pour contrôler le contrôleur lui-même et porter le fruit de leurs rapports aux blouses blanches qui se trouvaient dans les bureaux, devant les pissotières justement.

Quand quelque chose ne tournait pas rond, les salopettes rouges allaient dans les bureaux des chefaillons habillés de blanc, en blouse de chirurgien, sûrement parce que leur tâche consistait à rapporter par écrit ce que les salopettes rouges consignaient sur la chaîne de montage. Ces rapports grimpaient alors dans les bureaux et étaient traités par des hommes vêtus de costumes sombres. Cette hiérarchie des couleurs

était saisissante. De temps à autre, ils descendaient par petits groupes pour se balader entre les allées comme s'ils avaient peur de se perdre. Ils étaient tassés les uns sur les autres et il y en avait toujours un qui parlait à l'attention du groupe. Parfois, ils s'arrêtaient pour pointer du doigt un élément de la chaîne de montage, comme si ce point nécessitait une amélioration, des critiques, des remarques. Après quoi, la petite troupe repartait bien groupée, comme des poussins hors de leur basse-cour.

Un institut bien huilé...! Une confrérie d'apôtres aussi prodigieuse que les bâtisseurs de cathédrales, et désormais j'en faisais partie, moi le pauvre bougre que la vie faisait tourner comme du papier argenté entourant les « amuse-gueule »!

C'est vrai quelque part, les hommes ne vont sans doute plus à l'Église tous les jours, ils ne prient peut-être plus mais ils n'oublient pas de monter dans leur voiture chaque matin. C'est comme un nouveau dieu. D'abord, il faut l'admettre! Leur voiture est leur seconde maison! Une fois qu'ils ont pris possession de leur volant, plus rien ne peut les stopper! Ils sont les maîtres du monde avant le Seigneur Lui-même, et si vous croisez leur chemin, réjouissez-vous qu'ils ne vous crachent pas dessus au coin d'un carrefour par pure courtoisie. Tant se conduisent de cette façon qu'à la limite, c'en est presque devenu naturel.

Mais merde! Vive l'automobile!

Devant moi se trouvait un écrivain, et, derrière, quatre ou cinq stands plus loin, il y avait un artiste-peintre. Pauvres bougres qui étaient là pour mettre autre chose que de l'art dans leur assiette. Mais la peinture étant ce qu'elle est, et l'écriture aussi, mes deux collègues mettaient des vis, des gaines ou des pare-chocs à cette chaîne de voitures où ni eux ni moi n'avions les moyens financiers d'acheter le moindre modèle que nous fabriquions, alors que, l'air de rien, nous contribuions tout de même à leur modeste fabrication, je pourrais dire.

La chose la plus extraordinaire était que l'écrivain, chaque semaine, avait la fâcheuse habitude de m'inventorier chaque livre qu'il lisait... Avec ce travail intelligent du cervelage qui nous métamorphosait en bête de somme, il trouvait encore le temps, disait-il, d'en lire quatre par semaine. Il travaillait, disait-il, à un roman : *Le caprice des aigles*. Je trouvais que son titre avait un goût de fromage mais je n'en disais rien, depuis le temps, j'avais déjà rencontré beaucoup de pseudo-écrivains, je dis "pseudo" car nombreux sont les manieurs de plume de par le vaste monde, et j'avais remarqué plusieurs fois que les écrivains étaient des êtres fort susceptibles aux critiques, alors je tâchais d'écouter sans émettre de critiques. Il appréciait les grandes plumes : Hugo, Dostoïevski, Cendrars, Borges, Miller, Kawabata, Bowles, Joyce, pour ne citer qu'eux ! Il m'avait concocté une liste des meilleurs livres qu'il avait découverts ces dernières années. Ça allait du Maître et Marguerite, de Boulgakov à La conjuration des imbéciles, de Kennedy Toole.

Comme quoi, la littérature ne croupit pas que sur des étagères poussiéreuses ou entre les mains d'intellectuels qui s'en figurant, disons, les seuls maîtres.

L'écrivain, une pure pipelette, se nommait André, comme Malraux ou Gide ! ou pire ! comme l'exécrable marque de chaussures ! Beurk, l'important était que l'on arrivât à s'entendre. Le fait qu'il discutait tout le temps me tenait éveillé. Je l'entendais toujours taper avec son marteau pour mettre des gaines en caoutchouc dans les portières. Il sautait, cabriolait autour de la voiture pour placer ces maudites gaines ! Et s'il prenait du retard, ce qui arrivait souvent, il avait encore quelques minutes de sauvegarde pour pouvoir reculer avec la chaîne afin d'ajuster ces manquements, mais lorsqu'il atteignait le stand suivant, généralement, c'était trop tard, puisqu'un autre ouvrier devait relayer au montage. C'est ainsi que les sàlopettes bleues entraient en action pour s'en donner à cœur joie en écrivant sur leur registre ce qui avait capoté, c'est le cas de le dire, à tel ou tel niveau de la chaîne.

Quand le boulot était achevé, on devait retrouver nos vestiaires. Des milliers de casiers alignés sur des centaines de mètres. Des allées, comme celles des supermarchés, sauf que là, il s'agissait de vestiaires longs, rectangulaires comme des cadavres gris. Je mettais chaque jour un temps fou à retrouver le mien ! Dieu seul savait où il était, et si je loupais le vestiaire, j'avais toutes les chances de louper le car de l'usine qui nous ramenait en ville.

Le car était une « propriété » de l'usine et donc, par là-même, un moyen d'aider les pauvres gars à se sentir à l'aise pour aller ou rentrer du boulot. Il y en avait toujours deux qui poireautaient à la sortie pour ramener les mecs en ville. La plupart d'entre eux étaient noirs ou beurs. On était quatre blancs. On se posait au fond et on se laissait naviguer. Les blancs étaient moins bavards que les autres, sans doute à raison de leur infériorité numérique. En tout cas, ça braillait dans ces cars ! Les mecs mettaient la radio et cassaient la croûte de bon cœur, faisant plaisir à voir. On les entendait se chamailler pour rien ou raconter des blagues débiles. Ils chahutaient, jactaient de matchs de foot. Beaucoup ne juraient que par le foot ou le casse-croûte. Mais il y avait des jours où le car était fait d'un silence que personne n'osait déroger. On regardait la strada par la fenêtre, essayant de ne penser à rien. Rompre le dialogue intérieur après une journée d'usine n'est pas seulement un luxe mais une nécessité quasi vitale.

A l'aller le car passait en un lieu précis de la ville. Le loupait-on au départ et on était forcés d'y aller par nos propres moyens ! Comme on était intérimaires, les absences étaient inscrites, et si par malheur, on manquait trop, c'était simple, on était virés. Me concernant, j'essayais de manquer le moins possible pour garder ma paie, chose difficile, je l'avoue sans honte, car il m'arrivait de ne pas me réveiller. Le car passait quand même à 6 h 00 du mat, et puis les intérimaires n'étant que de vils tire-au-flanc, en l'espèce, je ne me démerdait pas trop mal !

Au retour, le car nous jetait en ville. C'était de loin le meilleur moment qu'on avait ! C'était Gédéon qui m'avait fait rentrer à l'usine et, le soir, lui et moi, on allait se chercher de quoi boire ou fumer, s'il y en avait, puis on trouvait un endroit où squatter pour la nuit et retourner à l'usine le jour suivant. Parfois, ces lieux étaient d'authentiques squats. A d'autres, c'était chez quelqu'un. On ne savait jamais où dormir chaque nuit. Ça aussi, c'était un problème, bien plus redoutable que l'usine. Avec l'usine, au moins, on savait où aller.

Mon pote Gédéon avait connu la D.A.S.S. dès sa plus tendre enfance. Sa mère, avouait-il, vivait recluse dans un deux-pièces de cité toujours dans le noir absolu, car il y avait beau temps qu'elle ne payait plus ses factures et qu'elle avait blindé ses fenêtres de rideaux sombres. Pour des raisons d'hygiène, la mairie avait fait en sorte qu'elle ait toujours de l'eau et elle vivait comme ça depuis des années. Ses frères et sœurs avaient eux aussi atterri à la D.A.S.S.. Gédéon disait qu'il les sortirait de là avant leur majorité, mais sans domicile fixe ni contrat de travail, il lui restait peu de chance de leur venir en aide. N'empêche, il avait des rêves plein la tête, mon pote Gédéon, plein la tête, et quand il en parlait, il en pleurait.

Son truc à lui, c'était de dessiner au fusain ou au crayon de papier, il dessinait tout ce qui lui tombait sous les yeux. Notamment les voitures de la chaîne de montage et les petits bonshommes en salopettes vertes, lui courant autour. Il arrivait à en donner une vision apocalyptique et grotesque avec un tas de détails saisissants. Des dessins entre Jérôme Bosch et les Pieds Nickelés !

Certains soirs, quand on buvait et qu'on commençait à être pleins, il n'arrêtait pas de me prendre la tête avec sa théorie de la malchance, c'était son délire préféré de spéculer là-dessus ! Il disait qu'on en héritait lorsqu'on n'avait plus personne en ce monde sur qui compter. La malchance ap-partenait à ceux qui n'avaient pas connu ici-bas autre chose que l'assistance publique et la rue.

«Regarde les trucs glauques que je dessine, je sais pas faire autre chose!»

C'était vrai que ses dessins n'avaient pas beaucoup d'humour. Ils étaient sans appel ni espoir. Aucune trace de salut dedans, comme si l'homme, en ce monde, était voué à sa perte en s'asphyxiant de ses propres mains.

«Alors, cette théorie?» dit-il. Puis il brandit un de ces dessins qui représentait un fœtus dans un bocal en train de dessiner tandis qu'en arrière-plan, une femme se regardait dans un grand miroir ovale. A gauche, on voyait le bocal se réfléchir à travers le miroir. La femme souriait, affichant une rangée de dents pourries et un peigne crasseux posé sur les genoux.

«Alors?» dit-il, «toujours aussi con?»

Puis il ajouta :

«Tu penses que si j'avais eu la moindre chance, je dessinerais ça?»

«J'en sais rien», dis-je pour répliquer. «Je n'ai jamais cru en la chance. Mais si tu veux y croire, eh bien, qu'elle te vienne en aide, mec, qu'elle te vienne en aide!»

«Et le mec qui palpe la grosse cagnotte du Loto, il a pas de chance, lui?»

«S'il joue, c'est pour la provoquer, c'est évident! Il tente sa chance et pour ça, Gédéon, il joue! Or, si tu ne mises rien, t'as aucune chance de gagner. Le hasard y répond peut-être puisque c'est lui le décideur du reste. J'ignore si un joueur doit dire merci à la chance comme s'il s'agissait d'un être réel. Personnellement, en ce bas monde, je n'ai jamais rencontré la chance, mais si tu la vois un jour, avertis-moi! Pour toi, on dirait que la malchance est une glu qui t'attend chaque matin dans la rue!»

«Pardine! et même pire! Elle me colle au cul! Là v'là, la vérité!»

«Cesse de te lamenter et vis en guerrier! Que tu le veuilles ou non, t'as plus le choix, maintenant, tu piges!»

« Choix ou pas, je suis un guerrier! », qu'il répondait en serrant le poing devant ses dents de lapin. « Et j'emmerde cette sordide malchance de mes deux! »

« Eh bien, si t'es un guerrier, oublie ta malchance! »

« Oublier? T'en as de bonnes! »

Il resserrait les verres (quand il y avait des verres) ou faisait tourner la bouteille.

« Connais que ça pour oublier », disait-il désignant la gnôle. « Pas d'autres moyens! »

Et quand il finissait sur les genoux, il s'enroulait quelque part sous une couverture, un châle, un blouson, tel un fœtus sur un carton (quand il y en avait) et il en écrasait.

En Inde, dans des gares, j'avais vu des couples avec leurs enfants, nus, par terre, n'ayant rien, pas même de vêtements sur eux, vivre là, dans la gare même, à la vue de tous. Parfois, Gédéon me faisait songer à eux, sauf qu'il était en France et qu'il avait encore de quoi s'habiller chez quelqu'un. Sa valise était toujours chez quelqu'un, en transit, mais bon...

Gédéon avait les dents qui poussaient en avant comme celles d'un cheval. Il n'éprouvait aucune honte à faire la manche, ceci ayant été, durant longtemps, sa seule source de revenus. Il m'avait offert une adaptation des Contes de la Folie Ordinaire (mise en B.D. par Scholtès) et il adorait jouer aux échecs bien qu'étant d'un niveau médiocre. Il n'apprenait pas la théorie ni la stratégie mais se plaignait de chaque partie qu'il n'arrivait pas à conclure. Il était touchant et attachant. Il rêvait d'apprendre un métier simple qui le passionne. Il n'avait que le dessin et rien d'autre. On marnait ensemble dans cette usine et lui portait une salopette bleue de contrôleur alors qu'il était intérimaire. On en riait souvent de cette salopette bleue! Tout ça était surréaliste. On était dans le trou et on riait, ah ah!

Enfin, un jour, on partit bosser comme d'habitude pour prendre le car au point de rendez-vous. Il était tôt, 6 h 00 du mat. On n'avait rien fait de spécial la veille à part fumer des joints et dissenter sur la vie. Gédéon avait écrit à ses frères qui

lui apprirent que sa petite sœur avait fugué de la D.A.S.S. pour venir le rejoindre. Le soir, le boulot fini, il alla à la seule adresse que sa frangine avait de lui, à ce terminus de bus.

Il attendit plusieurs jours, parfois même sans aller bosser, persuadé que sa frangine débarquerait d'un instant à l'autre. La semaine passa. La frangine n'arrivait toujours pas. Il appela ses frères qui étaient sans nouvelle non plus. Puis Gédéon lâcha l'usine et demanda si je pouvais l'aider à retrouver sa sœur.

Mais où?

On lâcha l'usine et nous voilà partis, grim pant dans un train, direction, Pau. A Pau, pas de pot... Nous marchâmes la journée entière sans trouver trace de la sœur. On était sur les genoux. Gédéon connaissait un bonhomme de 40 ans qui pouvait nous héberger pour la nuit. Ce mec était un colosse, un mur. Il squattait le rez-de-chaussée d'un immeuble en ruine donnant sur un potager... Il y avait des tags partout sur ces murs. Des tags coloriés de portraits de femmes expressives, sensuelles, fortes en chair. On dortit chez lui et le matin, le mec nous réveilla en fanfare, comme si la 3ème guerre mondiale était déclarée. Gédéon m'avait prévenu que le mec était un peu bargeot mais il n'avait pas dit à quel point! Finalement, on atterrit en quatrième dans la rue et on se remit en quête de sa sœur. On se rendit alors chez les flics mais pour rien. Sortis du commissariat, on marcha et on trouva un banc. Gédéon chiala. Je posai le bras sur ses épaules. Il chiala tant qu'il s'étouffa.

Pauvre vieux! Et ne comprenant que trop sa détresse, je le pris dans mes bras comme s'il s'agissait d'un frère.

Il posa la tête sur mon épaule et, levant les yeux, je vis qu'un tas de cons hirsutes nous regardaient comme des bêtes curieuses, ensuite je ne sais pas ce qui s'est passé. Gédéon s'énerma, contre eux, contre dieu ou le diable! et même contre lui!

On alla à la D.A.S.S. de Pau. Il demanda à voir les affaires de sa sœur, s'il y avait dedans des papiers livrant quelque chose: une adresse, une lettre. Mais il n'y eut rien dans tout ce qu'il fouilla. Aucune indication. Pas la moindre adresse ni lettre.

On repartit bredouille.

Finalement, deux jours plus tard, alors que nous étions toujours dans les parages, il apprit par ses frères que sa sœur avait réintégré la D.A.S.S., ceci n'ayant été qu'une fugue banale qui se voulait sans doute le début d'une longue série — mais elle était sauvée — et c'était tout ce qui comptait. Gédéon et moi, nous nous rendîmes à la D.A.S.S.. Quand il la vit, je crus qu'il allait la gifler de toutes ses forces, mais Gédéon la prit dans ses bras et il pleura comme une fontaine. Chacun pleurait et c'était pas de la blague. Dans leurs larmes coulaient tout le désespoir de deux êtres qui, front à front, vidaient de leur âme leur futile impuissance.

En regardant l'assistance publique telle qu'elle était, je réalisais certaines choses. Cela me rappelait les pensions où j'allais quand j'étais gosse, sauf que ça n'était pas vraiment pareil. Le pensionnat, je crois que c'est encore la vie d'un Lord en comparaison.

Il parla longtemps à sa sœur pendant que j'attendais dans l'entrée. Ensuite, on sortit et on marcha dans la rue sans avoir d'idée. Gédéon disait avoir l'adresse de deux charmantes filles qui vivaient ensemble. De pures beautés, disait-il, à quelques kilomètres à peine. De pures beautés, hum, ça, ça m'intriguait.

C'était à Ossun.

«Ossun! Ce nom m'a l'air d'un excellent présage,», dis-je.  
«Alors, on fait quoi?»

«C'est pourquoi je t'en parle, figure-toi, et puis je plaisante pas, elles sont vraiment belles, toutes les deux, tu en baveras de les voir!»

«Ah ouais? à ce point?»

«A ce point? Tu te fous de moi. Allons-y et tu verras!»

«Bon, O.K.!»

Alors on y alla.

Mais tout ça découla sur autre chose de plus obscur encore qui, tout compte fait, ne fait plus partie de cette histoire, pour peu que ce que je viens de raconter en soit une...